

UN FILM DE ENAUT CASTAGNET ET XIMUN FUCHS

NOM



ZINEMIRA
FESTIVAL DE SAN SEBASTIÁN
2017

Prix du scénario
des scénaristes basques

" IT'S NOT ABOUT FRANCE,
IT'S ABOUT STUPID PEOPLE "

E. MACRON



LE PETIT THEATRE DE PAIN · DERRIERE LE HUBLOT · ALDUDARRAK BIDEZ · IRUSOIN · GASTIBELTZA

AVEC:

Ximun FUCHS, Helene HERVE, Fatiolo PALASSIO, Manex FUCHS, Toi SANCHEZ, Cathy COFFIGNAL, Guillaume MCZIAT, Ricos DESTOUT, Jérôme PETITJEAN, Mariya ANEVA, Pierre SARZAC, Georges DIGOT

DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE: Pierre STETIN INGÉNIEUR SON: Bertrand COME RÉGIE: Josep DUHAU, Kristof AYEZ, PONPON

ASSISTANT CADRE: David PAGNOUX, Eki PAGBAGA MONTAGE: Joanne OLERSON MIXAGE: Benat GANTXEGI MUSIQUE: Pascal TENZA, Joan DONA, Aitz AMILIBIA, Ximun FUCHS

ÉTALONNAGE: Jean Christophe SAVELLI DOCU: Peio SARRY, Anize AMEZTOY ASSISTANT RÉAL: Agnes YOBREGAT, Nora IDIEDER SCRIPT: Maider ETXEBERRI PERCHMAN: Anne OCCOURAU, Yannick CHAUMEL

MÉDIATION: Eitorri ETCHEVERRY, Delphine DATAMANTI, Katalin EZCURRA PRODUCTION: Ximun CARRERE, Elise ROBERT-LOUDETTE, Joana DUHALDE, Fred SANCÈRE, Claire BATAILLE, Inaki GOMEZ

**Le Petit Théâtre de Pain,
Aldudarrak Bideo, Irusoin et Derrière le Hublot**

Présentent

NON

Un film de
Eñaut Castagnet et Ximun Fuchs

Prix du scénario
Festival International du Film de San Sebastián 2017

France - 2017 - 1h36 - Couleur - 2.35 - 2.0
VISA D'EXPLOITATION 146 414

SORTIE NATIONALE LE 31 JANVIER 2018

Matériel de presse disponible sur

www.isabelleburon.com

www.non-lefilm.com

Distribution

Aldudarrak Bideo

Ximun Carrère
05 24 34 50 14
ximun@aldudarrak-bideo.com

Presse

Isabelle Buron

01 44 04 88 41- 06 12 62 49 23
isabelle.buron@wanadoo.fr
www.isabelleburon.com

Codistribution

DHR

Philippe Elusse
06 11 17 79 91
philippe@d-h-r.org

Quizas Films

Manuel Sanchez
06 60 08 78 15
ateliersducinema@gmail.com

Synopsis

Durant la réforme du Code du travail de 2016 en France, l'usine Radial ferme après un mouvement de grève long et harassant.

Jeansé, Juliette, Bruno, Christine et Pierre se retrouvent pour "fêter" entre amis leur prime de licenciement. En rentrant chez lui, Bruno refuse violemment de se soumettre à un contrôle de gendarmerie.

NON raconte l'itinéraire d'une colère lointaine, furieuse et virale. La bande de copains va partir en orbite pour garder ce qui leur reste d'humanité.



Un projet hors-normes

« NON » c'est l'histoire :

- D'une troupe : Le Petit Théâtre de Pain,
- D'une rencontre d'interlocuteurs investis en Pays Basque : Aldudarrak bideo - Le Petit Théâtre de Pain - Eny production,
- D'un compagnonnage avec un projet de territoire : Derrière le Hublot, pôle des arts de la rue en Midi Pyrénées,
- D'une complicité avec un territoire et ses habitants : Capdenac (Aveyron-France).

3 structures associées pour une œuvre cinématographique singulière

ALDUDARRAK BIDEO est une structure de production audiovisuelle fondée en 1997. Sous forme de Société Coopérative d'Intérêt Collectif SCIC, elle produit des films et édite une web tv en langue basque, intitulé Kanaldude.

LE PETIT THÉÂTRE DE PAIN est une troupe permanente constituée de quinze personnes de langues et cultures différentes, qui a été fondée en 1994 au Pays Basque. Les choix artistiques se font de manière collective : aller vers un théâtre populaire, investir les différents espaces publics tout en gardant l'exigence des propos et un rapport complice avec le public.

DERRIÈRE LE HUBLLOT est un Pôle des Arts de la Rue en Midi-Pyrénées.

Depuis 1996, Derrière Le Hublot mène un projet artistique et culturel dans l'Aveyron (France) et anime une réelle dynamique d'action culturelle dans laquelle les relations entre artistes, habitants et territoire tiennent une place centrale.

Une ville comme au cinéma

La ville de Capdenac-Gare s'est littéralement mise en marche au service d'une œuvre artistique. Nous avons proposé aux habitants de Capdenac de "jouer" à faire du cinéma avec nous. Et nous les avons convaincus : plus de 500 participants, une usine, une maison de retraite, une école, les syndicats, la Municipalité, un centre d'accueil temporaire pour handicapés, un cimetière, le comité des fêtes, l'église, des collectionneurs de voitures... Comment ? En racontant l'histoire, tout simplement, en faisant circuler le scénario, en montrant des bouts de répétitions filmées, en prenant les gens pour ce qu'ils sont. Des gens désireux, curieux, pertinents et intelligents. Cette rencontre est déjà une histoire en soi et elle est racontée à travers le documentaire "Ceux qui l'on fait" de Peio Sarhy et Ximun Carrère.

Une équipe au service d'un projet

Depuis le départ, ce projet hors-normes a été suivi, conseillé et accompagné par nos pairs (Gilles Porte, Haroun Mahamat-Saleh, Jeanne Oberson, Ramuntxo Garbisu, Marc De Bayser et Léa Fehner). Car nous savions que l'essence du projet avait beau être singulière, le film ne pourrait en être le témoin que s'il s'accompagnait de solides savoir-faire. La bienveillance et les conseils extrêmement concrets auront permis cette folle aventure. L'équipe technique chevronnée du film nous a permis de rester exigeants malgré le manque de moyens. Chaque plan aura été arraché à l'impossible, avec la joie d'être dans le vrai, d'y arriver jour après jour, et de raconter une histoire à hauteur d'homme. Ces hommes et ces femmes, magiciens du cinéma ont tous suivi le projet pour et au service de cette histoire. Nous les avons choisis et convaincus, un par un, avec un scénario et un peu de café. Rien de plus.

Note d'intention des réalisateurs

Cousins et amis d'enfance, nous sommes issus d'une famille d'ouvriers. On se souvient de nos oncles, du grand-père, nos héros d'enfance. Des ouvriers, des grandes gueules qui parlent fort, avec un langage bourré d'images. Ils ont cette capacité de changer de registre selon l'auditoire ou le contexte, un sens du raccourci quasi poétique qui rend très théâtrale n'importe quelle situation. Une histoire qui pourrait être quotidienne, grisâtre, devient drôle, effrayante et sujette à polémique. Un monde en couleurs vives, avec soupe, entrée, plat, fromage, dessert et pousse café. Il n'y a aucune nostalgie dans cette histoire. C'est davantage une aventure, un exutoire qu'un regret. Ximun a souvent parlé de la classe ouvrière au théâtre, de ses questionnements, du monde du travail. Mais cette fois-ci, nous avons la conviction que nous devons écrire cette histoire pour le cinéma. Confronter la fiction au réel, raconter des tranches de vies au cœur de son écosystème.

« Non » c'est l'histoire d'une survie. Car il y a un moment où l'on ne peut plus courber l'échine. Ce n'est ni une posture ni une quelconque aspiration idéologique. L'enjeu est profondément viscéral. C'est l'histoire d'une bande de copains qui crie le ralliement du désespoir pour préserver ce qui reste de civilisation. De la même manière qu'un gosse d'une banlieue jeterait des cailloux sur les pompiers. Ou une horde d'agriculteurs qui déversent du lisier devant une sous-préfecture. Quand l'avenir ressemble à un mur infranchissable, il ne reste que deux alternatives : s'asseoir et attendre que le mur tombe ou l'attaquer à coup de boule. Dans les deux cas, le mur reste bien solide, mais il y a une manière plus drôle que l'autre pour passer le temps. Ximun écrivait le scénario au moment de la fameuse « chemise » d'Air France. À cette époque, Emmanuel Macron déclarait à la Silicon Valley : « It's not about France, it's about stupid people ».

Le chemin de la violence du récit ressemble à un accouchement, c'est l'expression d'une libération. Le ton emprunte quelques logiques du western, pour voir cette violence grandir sans jamais prendre le pas sur l'amour incommensurable qu'ont les personnages entre eux. La violence n'est qu'une facette du « grand n'importe quoi ». Comme si une civilisation qui perd son humanité n'avait plus qu'une seule alternative crédible à son agonie : le n'importe quoi. Une manière d'exprimer sa liberté avec la joie d'être toujours vivants.

Filmer un sujet à caractère social exigeait d'avoir la délicatesse d'être complètement imprégné de l'environnement. Nous avons construit cette aventure comme une écriture contextualisée, pour laisser une part d'inconnu, une possibilité de rencontre et d'improbable. L'intransigeance n'a pas été ennemie de la spontanéité. Nous avons filmé Capdenac (Aveyron), ses habitants, en complicité avec Derrière le Hublot (Pôle des arts de la rue en Midi Pyrénées). Nous avons pu raconter cette histoire parce que nous nous sommes sentis invités par ce territoire, parce que finalement le territoire s'est approprié le film. Pendant près de 8 mois, nous avons arpenté les rues de la ville, mangé, bu avec les habitants, nous avons rêvé ensemble, râlé, ri et réfléchi. A Capdenac, ils l'appellent « Notre » film, voire « Le » film. Comme s'il n'y en avait qu'un. Un qui leur rende un peu de fierté, car le monde se fout éperdument d'eux. Nous avons tourné ce film sans un sou, mais avec les moyens d'une grosse production (plus de 500 participants, une ville entière au service d'un film). Cette aventure est un monstre de générosité.

Nous avons filmé cette histoire au plus près des personnages, des acteurs, en s'inspirant très modestement de Cassavetes. Nous voulions être les secrétaires de la société française comme le disait Fassbinder, aimer les tribus d'acteurs de théâtre autant que Bergmann, rester têtus et fiers comme Ken Loach. Mais nous savions que les gens que nous filmions iraient voir le dernier Tarantino. À quoi bon filmer des gens qui n'iraient pas voir notre film ? Restons païens, nous ne sommes pas monothéistes, et nous assumons notre bâtardise et le mélange des genres.

Personne ne nous attend. On nous a souvent fait sentir que nous étions presque de trop. Mais l'accueil du film au festival de San Sebastián fut tellement chaleureux et délicat (nous avons remporté le prix du scénario) que oui, ces histoires méritent d'être racontées. Et oui, nous trouvons parfois de très belles fleurs en dehors des sentiers battus.

Eñaut Castagnet et Ximun Fuchs

Novembre 2017

***Nous pensons que la gaieté et l'humour constituent
un climat intellectuel plus tonique que l'emphase larmoyante***
(Premier tract clandestin de Germaine Tillion sous l'Occupation)

Eñaut Castagnet

Réalisateur

Né à Biarritz en 1986, Eñaut Castagnet obtient un diplôme en réalisation à l'école de cinéma d'Andoain en Pays basque. Il démarre sa carrière en 2009 : il devient cadreur et monteur pour TVPI, une chaîne de télévision locale en France et pour le Festival International du Film de San Sébastien. En 2010, il est assistant réalisateur et monteur pour *Alternativ Studios* en Pologne. En 2012, il travaille comme cadreur, monteur, et réalisateur au sein de l'entreprise *Pixel* à Andoain.

En parallèle, il crée en 2011 *Eny production*, à Bidart (près de Biarritz) et se lance à son compte dans la communication audiovisuelle. Il réalise dans un premier temps des clips de promotion pour des offices de tourisme, des entreprises et des événements sportifs puis développe un axe arts et spectacles. Il réalise notamment plusieurs montages pour le projet d'art contemporain "Art in house" à Bayonne et le dernier vidéoclip du groupe de musique *Xutik*.

Il collabore également depuis plusieurs années avec la troupe du *Petit Théâtre de Pain* dont il assure la captation des spectacles.

Avec **NON**, il coréalise avec son cousin Ximun Fuchs son premier long-métrage de fiction.



Ximun Fuchs

Réalisateur, scénariste, comédien et musicien

Né en 1974 à Bordeaux, Ximun Fuchs obtient une licence d'études théâtrales à la Faculté de Bordeaux. Comédien, metteur en scène de théâtre et musicien (guitare, tampur saaz, oud, clarinette, violoncelle, tanbura, percussions), il fonde en 1994 la compagnie de théâtre LE PETIT TÉÂTRE DE PAIN avec son frère Manex Fuchs, Guillaume Méziat, Eric Destout, Stéphanie Cézerac et Fafiole Palassio qui ont suivi le même cursus que lui à Bordeaux. Les autres comédiens s'ajoutent très vite au projet.

Ensemble et à tour de rôle, ils vont créer, adapter, mettre en scène et jouer près d'une vingtaine de pièces, en France mais aussi en Euskadi. Ximun Fuchs parle basque, espagnol et bulgare (notions). Il met en musique la plupart des spectacles du Petit Théâtre de Pain. Comme ses partenaires, il joue plusieurs rôles par spectacles, et tient régulièrement plusieurs postes (mise en scène, jeu, scénographie, musique).

Il obtient à trois reprises le Prix de la Ville de Donosti San Sebastián : en 2008 pour *Juglarea, Puta eta Eroa* de Dario Fo (Solo, jeu, scénographie et musique), en 2010 pour la pièce *Errautsak* avec la compagnie Artedrama et Dejabu (Mise en scène et jeu) et en 2017 pour la pièce *Francoren Bilobari Gutuna* avec la compagnie Artedrama et Dejabu (mise en scène).

En 2012, il tient le premier rôle dans le court-métrage *Jusqu'à l'aube* de Jeanne Oberson et Raphaëlle Rio. Avec **NON**, il écrit, joue et coréalise avec son cousin Eñaut Castagnet son premier long-métrage de fiction. Il écrit et interprète également une partie de la musique. Il a reçu le prix du scénario au Festival International de San Sebastián Zinemaldia.

Les comédiens : un esprit et une pratique de troupe

Hélène Hervé, Fafiole Palassio, Manex et Ximun Fuchs, Tof Sanchez, Cathy Coffignal, Guillaume Méziat, Eric Destout, Jérôme Petitjean et Mariya Aneva
font partie du *Petit Théâtre de Pain*

Fondé en 1994, *Le Petit Théâtre de Pain*, est une troupe permanente de dix-sept personnes de langue et culture différentes, basée à Louhossoa dans la province basque du Labourd, à quelques kilomètres de Bayonne. La troupe a 18 créations à son actif, 80 à 100 représentations annuelles, vues par environ 40 000 personnes.

Les choix artistiques se font de manière collective, mais avec impératif d' « *aller vers un théâtre populaire, de jouer là où le théâtre est absent, tout en gardant l'exigence des propos et un rapport complice avec le public. Le Petit Théâtre de Pain c'est avant tout une aventure théâtrale qui dure et grandit depuis 20 ans. Certains diraient une famille. Une famille dont chaque membre serait dépositaire de l'histoire humaine, de l'expérience professionnelle et du travail cumulé. Car c'est ensemble que nous cherchons. Ce qui caractérise notre équipe c'est le nombre, la mise en commun des propositions dans le travail artistique, mais aussi dans la réalisation de notre outil. C'est encore le changement de metteur en scène selon les créations, le désir de nous transporter, dans et hors les murs, vers des publics habitués ou pas... Bref, autant de raisons qui fondent notre manière de fonctionner et d'interroger le monde. Quelquefois à travers des textes contemporains déjà existants, d'autres fois par des écrits de nos cent doigts, ou confiées à des mains plus expertes. Le nom Petit Théâtre de Pain fait référence à un texte d'Ariane Mnouchkine. Il rend hommage à une femme détenue dans le ghetto de Vilno en Pologne pendant la seconde guerre mondiale. Cette femme pétrissait tous les jours sur sa ration de pain des petites marionnettes afin que ses compagnons et elle-même échappent à leur atroce condition, le temps d'une représentation. C'est aussi un clin d'œil au génie de Chaplin dans *La Ruée vers l'or : deux petits pains dansant au bout de fourchettes. Enfin parce que le pain, ça se partage.* »*

Fafiole Palassio

Propos recueillis par Julie Cadhillac,
lagrandeparade.fr, 28 janvier 2014

Georges Bigot

Né en 1955, Georges Bigot effectue sa formation d'acteur au Théâtre du Lucernaire dès 1974, puis auprès de Charles Dullin, Antoine Vitez... De 1981 à 1992, il fait partie de la troupe du Théâtre du Soleil d'Ariane Mnouchkine – ce qui lui vaut le prix du meilleur acteur décerné par le Syndicat de la critique pour son interprétation de Norodom Sihanouk, dans la pièce *L'histoire terrible mais inachevée de Norodom Sihanouk, roi du Cambodge* mis en scène par Ariane Mnouchkine. Il enchaîne ensuite théâtre contemporain et classique, en tant qu'acteur ou metteur en scène : Marivaux, Corneille, Shakespeare, Tchekhov, mais aussi Beckett, Brecht, Robbins, Abkarian, De Filippo... Il a également animé des stages de théâtre dans le monde entier, assuré une formation à la pratique de l'art de l'acteur à Bordeaux III (1993-2001) et enseigné au CNSADP. Il apparaît dans quelques films et téléfilms. En mars 2006, il traduit, met en scène, interprète et crée avec la troupe du Petit Théâtre de Pain la pièce de Tim Robbins, *Embedded*. En 2017, à nouveau avec la troupe du Petit Théâtre de Pain, il accompagne Manex Fuchs dans sa mise en scène de 9 de Stéphane Guérin.

Pierre Sarzacq

Pierre Sarzacq est comédien et metteur en scène de théâtre. Formé par Didier Gabilly pendant deux ans au Centre Théâtral du Maine, il rejoint ensuite le Théâtre de l'Enfumerai dirigé par Pascal Larue et interprète, entre autres, Tennessee Williams, Brecht, Ghelderode, Molière, Tchekhov, Shakespeare entre 1984 et 1998. En 1987, il crée avec Didier Bardoux la Compagnie NBA spectacles, basée en Sarthe. Il y joue et chante d'abord des spectacles de cabaret-chanson puis met en scène une douzaine de créations, notamment : *La Légende de Gösta Berling* d'après Selma Lagerlöf, *Une Laborieuse entreprise* de Hanoch Levin et plus récemment *On purge bébé !* de Georges Feydeau ou *La Résistible ascension d'Arturo Ui* de Bertold Brecht. Il assure par ailleurs de nombreuses activités artistiques et pédagogiques auprès des publics scolaires et amateurs, au sein des conservatoires de la région ainsi qu'à l'université du Maine.

La musique : un cri, un héritage, une espérance

Les Barbeaux

Folk-Rock Festif et Métissé / Languedoc

En français et en espagnol, *Les Barbeaux* chantent la vie à travers un style chanson-folk-punk très ensoleillé. Avec ses airs de guinguette populaire, le groupe s'est engagé à faire la fête tout en servant un discours intelligent sur le monde environnant. D'une énergie toujours positive, les infatigables *Barbeaux* raviront sans conteste les fans de Manu Chao ou des Hurllements de Léo à leurs débuts. Les percussions et les guitares sont mordantes pendant que l'accordéon et le violon s'en donnent à cœur joie... Il émane de la chaleur humaine et une réelle envie de partage !... Ça tombe bien, on en a bien besoin !
www.lesbarbeaux.fr



Fiche technique

France - 2017 - 1h36 - Couleur – 2.35 - 2.0

Réalisation **Eñaut Castagnet et Ximun Fuchs**
Scénario **Ximun Fuchs**
Image **Pierre Stettin, David Pagnoux**
Son **Bertrand Come, Anne Ducourau**
Régie **Josep Duhau**
Montage **Jeanne Oberson**
Etalonnage **Jean-Cristophe Savelli**
Mixage **Beñat Gantxegi**
Musique **Ximun Fuchs avec Les Barbeaux
(Pascal Tenza, Jean Dona et Aitz Amilibia)**

Direction de production **Ximun Carrère, Fred Sancère, Claire Bataille,
Elise Robert-Loudette, Ximun Fuchs, Iñaki
Gomez**

Une coproduction **Le Petit Théâtre de Pain, Derrière le Hublot,
Aldudarrak Bideo et Irusoin**

Avec le soutien de **Eke, l'Institut Culturel Basque, Hameka
Agglomération Pays Basque - Pôle Territorial
Errobi**



Fiche Artistique

Ximun Fuchs	<i>Bruno Schiaretti</i>
Hélène Hervé	<i>Bernie</i>
Faïole Palassio	<i>Christine Schiaretti</i>
Manex Fuchs	<i>Jeansé</i>
Tof Sanchez	<i>Kevin</i>
Cathy Coffignal	<i>Juliette</i>
Guillaume Méziat	<i>Pierre</i>
Eric Destout	<i>Patrice, Grunt, un syndicaliste</i>
Jérôme Petitjean	<i>Christophe</i>
Mariya Aneva	<i>Judith Lefèvre</i>
Pierre Sarzacq	<i>Maître Duprat</i>
Georges Bigot	<i>Arnaud Lefèvre</i>
Andrei Fuchs	<i>Mathias</i>
Martxela Aneva-Fuchs	<i>Stéphanie</i>
Gaby Chaussebourg	<i>Maude</i>
Manon Lalanne	<i>Sandra</i>
Agathe Corbier	<i>L'enfant meneuse</i>
Marie-Thérèse Balzarin	<i>Aimée</i>
Gérard Pouyatos	<i>Le voisin de chambre</i>
Michel Galut	<i>Thierry</i>
Nicole Galut	<i>La dame</i>
Patrick Cabande	<i>Gendarme</i>
Michel Simon	<i>Gendarme</i>
Bruno Luzzi	<i>Gendarme</i>
Jérôme Morange	<i>Gendarme</i>
Jean-Jacques Delmas	<i>Syndicaliste</i>
Laurent Feix	<i>Syndicaliste</i>
Jean-Michel Audigie	<i>Syndicaliste</i>
Fred Sancère	<i>Le journaliste</i>
Stéphane Bérard	<i>Le Maire de Capdenac-Gare</i>

Et les habitants de Capdenac-Gare...



Entretien avec Eñaut Catagnet et Ximun Fuchs

Vous êtes cousins et vous avez réalisé ensemble NON, votre premier long-métrage de fiction. Comment êtes-vous arrivé à cette coréalisation ?

X – Je suis directeur de la troupe du Petit Théâtre de Pain et je fais du théâtre depuis vingt ans en basque et en français. J'ai aussi fait du cinéma, mais de manière occasionnelle car mon agenda ressemble à une œuvre de Kafka revisitée par Picasso ! Mon cousin (Eñaut) et moi rêvions depuis longtemps de faire du cinéma. Il fallait tuer ce rêve, pour le réaliser.

E - Pour ma part, à 31 ans, j'ai essentiellement travaillé dans la communication audiovisuelle, je fais des pubs scénarisées. Avant l'aventure de NON, j'avais déjà collaboré avec mon cousin (Ximun), en réalisant les bandes annonces de ses pièces de théâtre... Faire un film était pour moi un vrai rêve de gosse mais je n'imaginai pas le réaliser aussi vite ! Ximun est venu un jour avec un scénario en disant « voilà j'ai écrit un court-métrage et j'aimerais que nous le réalisions ensemble ». Au bout de quarante pages de lecture, je me suis dit qu'il serait impossible de raconter cette histoire en vingt minutes. Je voyais qu'il y avait vraiment matière à faire un long-métrage. Il fallait juste étoffer un peu plus les personnages et l'histoire. Nous avons commencé à travailler l'écriture et tout ce que ça engendre : chercher des moyens, trouver où nous allons tourner, avec qui... Et nous nous sommes embarqués dans cette aventure, tête baissée jusqu'au bout, même sans réelles subventions !

Comment vous est venue l'idée de ce scénario ?

X – J'ai écrit le scénario au moment de l'affaire de la chemise d'Air France... J'ai voulu raconter l'itinéraire d'une colère. Tout commence avec des ouvriers qui s'engueulent parce qu'ils ne sont pas d'accord avec le compromis qu'ils ont signé après la fermeture de leur usine. Ensuite ils boivent et mangent pour essayer d'évacuer l'indemnité suppositoire. Un couple finit par rentrer parce qu'il est tard, « demain il y a école ». Ils sont arrêtés par une patrouille de gendarmerie. Un binôme de gendarmes (une femme et un homme) arrête leur voiture (l'homme que je joue est un des ouvriers de cette usine). Alcotest, contrôle de vitesse, etc... Un contrôle banal. Sauf que là, le vase déborde. Le personnage dit : « Non ». Je ne vais pas montrer mes papiers, je ne peux pas me mettre plus à genoux que je ne l'ai fait. Mais ce NON est impossible. Alors forcément, ça « castagne ». De surcroît la personne qu'il cogne est UNE gendarme : il fallait que cela reste relativement immoral, ne pas enfermer le personnage dans une posture héroïque de Zorro des pauvres. Il fallait aussi pouvoir s'identifier à elle comme à lui. C'est le récit d'un engrenage terrible, drôle, effrayant et grotesque. On va suivre, comme un film de traque, cette gendarme qui s'est fait humilier sur son lieu de travail et cet ouvrier, désinhibé, qui saute des paliers... Mais lui va franchir ces murs de l'impossible à coups de boule. Cette course devient un exutoire, une libération, avec des conséquences ravageuses pour lui, elle et les leurs.

Le film pose la question de l'amitié. Quand une personne part en orbite, que font les autres ? Comment inventer une reconstruction de cette amitié, de cette relation très forte qui existait lorsqu'ils étaient ensemble au travail, à l'usine ? Ils ont deux solutions : soit ils essaient de réparer l'irréparable, soit ils partent aussi en orbite. C'est cette dernière qu'ils vont choisir. Comme si le « n'importe quoi » était la seule alternative crédible à la morosité ambiante.

Il est un peu difficile de définir le genre de votre film...

X - Au Pays Basque, nous avons pour habitude de croiser les genres. Nous avons cette culture d'un art très vertical, presque poétique, métaphorique, avec des sujets extrêmement politiques ou sociaux. Nous ne sommes pas perturbés par l'humour potache d'une situation terrible, et d'avoir la seconde suivante une réplique très touchante. Le rapport à l'art est très culturel.

Ce n'est absolument pas un film intimiste. Nous aurions pu nous dire : c'est un premier film, nous n'avons pas d'argent, nous racontons une petite histoire d'aujourd'hui avec 3-4 acteurs dans un appartement... Non ! Nous, nous avons fait un film sans budget, mais avec plus de 500 personnes hyper généreuses, une ville entière et au final, les atouts d'une grosse production. Au cinéma aussi, la convivialité gratuite est le luxe paradoxal des pauvres.

E - Nous avons aussi cherché à nous amuser dans un cinéma qui nous plaît, coloré. Comme celui de Tarantino, Kusturica ou Kitano...

Pourquoi n'avez-vous pas tourné au Pays Basque, et pourquoi à Capdenac ?

X - NON a quelque chose de très intime. Quand il n'y a plus d'alternative politique à une situation inextricable,

injuste, cruelle, cette colère prend d'autres formes. Mais au Pays Basque, ces luttes sont organisées, avec des alternatives, des projets. C'est un territoire d'avenir. Ses paysages sont tellement beaux, forts, qu'ils auraient aussi pris le pas sur les personnages. En écrivant le scénario, je pensais plutôt aux jeunes de banlieue si désabusés de tout, au bord du gouffre d'un monde qui les refuse, les dénie, les dénigre. A un instant donné, ces jeunes réagissent, par instinct de survie, pour dire stop, non.

E – On a tourné à Capdenac-Gare, une petite ville de 5000 habitants en Aveyron, à côté de Figeac et Cahors. Ce lieu se prêtait totalement à notre histoire parce qu'elle possède vraiment une âme d'ouvriers, de syndicalistes. C'est une ville « nouvelle » construite autour d'un nœud ferroviaire, une ville construite autour du travail, comme certaines villes autour des mines.

Le film parle de la communauté ouvrière

E - Nous venons de ce milieu-là, un milieu ouvrier, syndicaliste. Dans nos repas de famille ça parle fort, beaucoup et par association d'idées. Nous avons voulu raconter les nôtres, ceux qui parfois « pètent un plomb ». Le film devait refléter cette ambiance. Nous voulions aussi raconter la France oubliée, la campagne, les petits villages qui n'intéressent personne - enfin quand je dis personne, c'est souvent Paris - tous ces territoires laissés de côté. « Les français », cela ne veut pas dire grand-chose.

X - La question de la communauté ouvrière est une question récurrente dans mon travail au théâtre, c'est ma première source d'inspiration. Elle est sans fond. D'abord parce que notre famille vient de là, pour Eñaut, Manex (mon frère) et moi. Inconsciemment, c'est ce qui nous a bercé et fait grandir. Aujourd'hui, le conflit social traditionnel reste finalement assez vain, méprisé. Il n'a plus de poids, à moins que les actions ne deviennent volontairement violentes : on s'enferme dans l'usine, on met des bombonnes de gaz autour et on dit : « on fait tout péter ». Ou bien les ouvriers d'une usine menacent de déverser tous leurs produits chimiques dans la rivière. Notre projet : scénariser le tout mais sans vocabulaire triste, un peu morose ou acculturé. Depuis que je suis né, j'ai toujours entendu ma famille parler un vocabulaire très fleuri, métaphorique, intellectuellement ou culturellement riche.

Vous êtes novices en cinéma. Comment avez-vous produit ce film ?

E – Au départ, on ne nous a pas pris au sérieux : en France, faire un long-métrage à moins de 2 millions d'euros, ce n'est pas crédible. Nous avons réuni trois structures pour faire le film : **Le Petit Théâtre de Pain**, une troupe de théâtre qui travaille la question du théâtre populaire et la façon de faire art avec les territoires qu'il traverse ; le producteur **Aldudarrak Bideo**, une télévision participative pour donner les moyens de décoder et réinventer le media télévision et **Derrière le hublot**, un opérateur culturel installé en Aveyron qui tisse sur tout son territoire un réseau autour de Capdenac-Gare. Ces trois structures se sont retrouvées avec la même volonté de « faire ensemble », avec les habitants, avec le territoire, avec tous les opérateurs quels qu'ils soient, même s'ils ne sont pas des artistes de profession, car ils ont eux aussi beaucoup à dire au monde par le biais de l'art. C'est ce qui nous a réellement tous unis et passionnés.

X – Pour nos spectacles de théâtre, nous (Le Petit Théâtre de Pain) avions déjà collaboré de nombreuses fois avec Derrière le Hublot. J'ai donc naturellement présenté notre projet à Fred Sancère, son directeur. Il a aimé le scénario et sa structure a accueilli le tournage au sens large du terme car nous avons des besoins monumentaux : un hôpital, une maison de retraite, une église, une école, des routes, des voitures, des habits, des appartements... Nous avons tout obtenu sur place. Plus de 500 personnes ont participé au film (dont 300 sur le premier plan séquence) sur une ville de 5000 habitants. On a frappé à toutes les portes, en demandant est-ce que vous pouvez nous prêter ceci, est-ce que vous pouvez nous donner cela, est-ce qu'on peut tourner chez vous, est-ce que cela vous intéresse de tourner dans le film, comment vous raconteriez cette histoire-là... La production en soi, en comptant absolument tout, a coûté moins de 70 000 euros.

E - Bien sûr, si on valorise l'investissement de chacun, nous pouvons ajouter un zéro aux 70 000 euros qu'on a mis sur la table... nous avons dû convaincre les gens, les séduire. Mais lorsque nous disions « nous faisons un film dans votre ville », des étoiles s'allumaient dans les yeux des habitants. Ils ont vraiment joué à faire du cinéma, avec nous, comme dans une cour de récré. La ville est triste, hélas, quand elle n'écrit plus ses livres...

X – Tout le monde était là par conviction, au-delà de la question de l'argent. Nous avons réuni une équipe formidable, très performante, qui avait très envie de créer avec nous. Nous avons tout fabriqué à l'ancienne : les grues, les travellings... Nous avons tourné NON en moins de 19 jours, à raison de 15-20 heures par jour. Toute la population a assisté au tournage qui se déroulait devant elle et avec elle. Les capdenacais étaient avec nous tout le temps, cela a créé une force formidable dans la ville et dans l'équipe.

E - Idem sur le montage, en très peu de temps, grâce à une professionnelle, Jeanne Oberson, nous avons mieux compris que couper c'est aussi apprendre à filmer... Avec elle, notre folie a pris de la mesure...

Parlez-nous de la musique

E - Nous cherchions des mélodies et des chants en espagnol exécutés par des musiciens de la génération issue des réfugiés républicains de 1936 installés en nombre dans cette région. Nous voulions aussi un rendu brut, sans sophistication, une forme de cri primal hérité d'une colère ancienne... Le groupe des Barbeaux avec qui nous avons déjà collaboré à l'occasion de festivals dans le midi correspondait bien à ces exigences. Ils ont accepté ce défi un peu foldingue de créer 16 morceaux en très peu de temps. Pastèques et apéros à l'appui, ils ont composé et enregistré la musique avec Ximun.

Avez-vous montré le film aux habitants de Capdenac ?

E – Oui, même si le film était encore en post-production. En effet, l'attente était telle que Fred Sancère de « Derrière le Hublot » était un peu débordé par les demandes pressantes : les habitants de la ville exigeaient de voir « leur film ». Ils l'ont donc regardé en l'état, en extérieur et en salle. Les réactions des habitants ont été multiples. Pour les uns beaucoup d'émotions, pour certains la frustration de ne pas s'y reconnaître ou pas suffisamment dans une ville qu'ils espéraient plus belle... Pour d'autres au contraire le film leur offrait une cité plus jolie que nature. Bien sûr, le making-of a fait l'unanimité : on revenait là sur « une affaire de famille ». L'œuvre artistique, elle, échappe heureusement au consensus.

Le film a été sélectionné au festival International du film de Donosti - San Sebastián

E – Oui, dans la section basque, nous avons obtenu le prix du meilleur scénario qui est décerné par l'association des scénaristes basques.

X – Nous avons été très sensibles à l'accueil de ce grand festival envers notre film. Et ce prix n'est pas rien, c'est une manière de dire que ces histoires-là méritent d'être racontées. Nous l'avons aussi vécu comme un vrai signe de bienvenue dans le monde du cinéma.

D'autres projets ?

E – Oui, bien sûr. Le désir initial concrétisé installe le virus de la création d'images. Un film ne suffit pas pour tout comprendre et se rassasier : nous ne sommes que de simples initiés. Nous savons aussi désormais que sans moyens et toute générosité des territoires comprise, l'inspiration des cœurs et des corps s'épuisent. Il nous faudra donc trouver des moyens financiers et peut-être, qui sait, les solidarités des compagnons d'aventure arrivées à bon port. Et ce que nous savons enfin, c'est que nous avons encore beaucoup à dire...

Qu'est que ça fait de dire non ?

X - Et bien ça fait grandir je crois.

